

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[L']honneur et l'argent [Document électronique] : comédie en 5 actes et en vers  
/ François Ponsard

ACTE I SCENE I

p1

*huit heures du soir. -un riche salon, chez  
George.*

George, amis et convives de George.  
*on sort de la salle à manger, pour entrer dans  
le salon. -le café est servi sur une table, au  
milieu du salon.*

Premier Ami, à *George.*

mon cher, votre dîner était fort bon.

George.

Vraiment ?

Premier Ami.

Je ne connais que vous pour traiter galamment.

George.

C' est à mon cuisinier qu' en appartient la gloire.

Premier Ami.

Non ; pas plus qu' au soldat n' appartient la victoire.

Les cuisiniers savants ne se voient pas partout ;  
on n' en trouve, mon cher, que chez les gens de goût.

p2

Deuxième Ami.

*regardant des aquarelles posées sur une table,  
à gauche.*

bien ! Très-bien ! -de qui donc, George, ces  
aquarelles ?

George.

De moi.

Deuxième Ami.

Bravo, mon cher ! -ces eaux sont naturelles.

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Comme cet horizon fuit bien dans ce fond clair !  
Et comme en ce feuillage on sent frissonner l' air !  
Premier Ami.

Ce sol est vigoureux.

Troisième Ami.

Cette lumière est chaude.

Deuxième Ami.

Cette feuille au soleil luit comme une émeraude.

George.

Vous me flattez.

Deuxième Ami.

Non pas ; je ne suis point flatteur.

-c' est mon avis.

George.

Messieurs, je suis un amateur,  
rien de plus, et n' ai pas l' orgueil insupportable  
de me faire passer pour peintre véritable.

Deuxième Ami.

Pourquoi donc ? Je connais des peintres en renom,  
qui ne vous valent pas, cher ami ; ma foi, non !

p3

Premier Ami.

Quel malheur qu' il soit riche et travaille à ses  
heures !

Pauvre, il eût encor fait des choses bien meilleures.

George.

Là, vraiment, croyez-vous, tout compliment à part,  
qu' au besoin je vivrais des produits de mon art ?

Deuxième Ami.

Parbleu ! Vous vous feriez vingt mille francs de  
rente.

George.

Oh ! Vingt mille francs !

Premier Ami.

Oui, vingt mille, -et même trente.

Un Homme D' état.

C' est bel et bon ; je crois que vous peignez fort  
bien ;

mais laissez donc cela, George, à ceux qui n' ont  
rien.

Qu' un pauvre diable à jeun, n' ayant ni sou, ni livre,  
barbouille bien ou mal quelques toiles pour vivre,  
je ne l' en blâme pas ; -quoiqu' il pût, selon moi,  
d' une toile en bon fil faire un meilleur emploi.

Mais vous, riche, honoré, qu' on recherche et qu' on  
fête,

ce sont d' autres projets qu' il faut vous mettre en  
tête.

-j' étais au ministère, où l' on parla de vous :  
pourquoi, me disait-on, ne vient-il pas à nous ?

Il ne sied pas aux fils des grands propriétaires de vivre, comme il fait, en dehors des affaires. Voyez-le ; dites-lui que nous lui trouverons un poste convenable, où nous le pousserons.  
-une sous-préfecture ?

p4

George.

Oh ! Je vous remercie.

L' Homme D' état.

Le conseil d' état ?

George.

Non.

L' Homme D' état.

Ou la diplomatie ?

George.

Non, non. J' aime les arts, et je me sens peu fait pour être conseiller, diplomate ou préfet.

Un Capitaliste.

Mariez-vous alors, et que la dot soit ronde, afin que vous fassiez figure dans le monde.

George.

Je n' y répugne point ; mais je veux, avant tout, une femme avenante et qui soit à mon goût.

Le Capitaliste.

Tant mieux ! J' ai justement de quoi vous satisfaire, et puis vous proposer une excellente affaire.

*il le tire à l' écart.*

-la fille d' un courtier. Dot : cinq cent mille francs.

George.

Quel âge ?

Le Capitaliste.

Un million à la mort des parents.

George.

Mais...

p5

Le Capitaliste.

Sur la mort d' un oncle on a quelque espérance.

-ensuite, nous avons...

*il lui parle à l' oreille.*

fille d' un pair de France ;

beau nom ; peu d' argent. L' autre est un parti meilleur.

-troisièmement...

George.

Assez.

Le Capitaliste.

La fille d' un tailleur.

George.  
Assez ! Je n' en connais pas une.  
Le Capitaliste.  
Bah ! Qu' importe,  
si vous connaissez bien la dot qu' on vous apporte !  
George.  
Fi donc !  
Le Capitaliste.  
On se connaît après le sacrement,  
et les choses jamais ne se font autrement.  
George.  
Tant pis, mon cher monsieur ! Tant pis ! -c' est  
une honte  
dont je ne serai pas complice, pour mon compte.  
On ne saurait flétrir, avec trop de rigueur,  
le règne du calcul dans les choses de coeur,  
et je souhaite aux gens qui suivent cette mode  
tous les sots accidents qu' entraîne leur méthode.  
Il n' est pas d' union qui n' ait ses mauvais jours ;

p6

mais, lorsqu' on s' est aimé, l' on s' en souvient  
toujours,  
et ces doux souvenirs, que le coeur accumule,  
survivent à l' amour comme un long crépuscule.  
Quant à voir devant soi, toujours, jusqu' à la mort,  
une femme à laquelle on parle avec effort,  
importune à vos yeux, à tous vos goûts contraire,  
dont les qualités même ont l' art de vous déplaire,  
c' est un épouvantable esclavage ; -et plutôt  
que de vivre, à ce prix, dans un royal château,  
je voudrais n' habiter qu' une chambre, au cinquième,  
seul et pauvre, mais libre, et maître de moi-même.  
Le Capitaliste.  
Vous êtes jeune ; un jour vous calculerez mieux.  
George.  
Pour penser en vieillard, j' attends donc d' être  
vieux.  
Jeune, je ne vendrai ni mon corps, ni mon âme ;  
je ne me marîrai que pour aimer ma femme,  
et, pour me marier, je considérerais  
non pas quelle est la dot, mais quels sont les  
attraits.

ACTE I SCENE II

Les Mêmes, Rodolphe.  
Rodolphe, *qui est entré, pendant que George  
parlait.*

bien, George ! Touche là ; c' est d' un garçon honnête.  
George.  
Je t' attendais plus tôt, et je m' en faisais fête.

p7

Rodolphe.  
J' avais affaire ailleurs, et tu sais qu' en tout cas il est bien convenu qu' on ne m' attendra pas.  
George.  
C' est fort juste.  
*à ceux qui sont dans le salon.*  
messieurs, je vous présente un sage  
qui suit la raison pure, et méprise l' usage ;  
il n' épargne aucun soin pour servir un ami,  
*en lui serrant la main.*  
et n' est pas homme alors à rien faire à demi ;  
mais quand il ne s' agit que des choses du monde,  
on ne peut y plier son humeur vagabonde.  
Rodolphe.  
La liberté, cher George, est le suprême bien.  
Je ne dois rien au monde, et ne lui donne rien.  
*l' homme d' état et le capitaliste sortent.*  
Deuxième Ami.  
Moi, j' approuve monsieur ; et toutefois je pense  
qu' il est certains devoirs dont nul ne se dispense :  
quand on est, par exemple, invité quelque part,  
à cette politesse on doit avoir égard.  
Rodolphe.  
Je vais chez qui me plaît, et non chez qui m' invite.  
Deuxième Ami.  
Tout au moins, devez-vous y faire une visite.  
Rodolphe.  
Non.  
Deuxième Ami.  
Si vous recevez des lettres...

p8

Rodolphe.  
Je les mets  
soigneusement en poche, et ne répons jamais.  
Premier Ami.  
Oh ! Vous raillez.  
Rodolphe.  
Non pas. Je ne puis pas admettre  
qu' un importun m' oblige à répondre à sa lettre,  
et, parce qu' il lui plaît de noircir du papier,

me condamne, moi-même, à ce fâcheux métier.  
Ma vie est occupée, et de mes jours rapides  
je n' en puis rien donner aux choses insipides.  
Je vis pour admirer la nature et les arts ;  
des chefs-d' oeuvre divers j' enchante mes regards ;  
j' en ai pour tout un jour d' une belle peinture ;  
de mes auteurs connus je me fais la lecture,  
et vais passer aux champs ces beaux jours du bon Dieu,  
où la feuille des bois reluit sous le ciel bleu.  
Mais aller chez des gens que l' on connaît à peine,  
pour échanger, sans but, quelque parole vaine ;  
avoir des rendez-vous ; savoir l' heure qu' il est ;  
s' arracher avec peine aux lieux où l' on se plaît ;  
quitter le coin du feu, la page commencée,  
et le fauteuil moelleux où s' endort la pensée ;  
se parer, s' épuiser en efforts maladroits  
pour enfoncer sa main dans des gants trop étroits,  
et pouvoir se montrer, d' une façon civile,  
en deux salons, placés aux deux bouts de la ville ;  
bref, d' invitations incessamment pourvu,  
ne pas se réserver un jour pour l' imprévu,

p9

et gaspiller le temps d' une oeuvre sérieuse  
dans cette oisiveté rude et laborieuse ;  
est-ce vivre ? Et n' a-t-on pas droit de s' étonner  
que des hommes de sens veuillent s' y condamner ?  
-quant à moi, je n' en ai les moyens ni l' envie ;  
mon mince revenu m' interdit cette vie.  
Je n' ai pas, comme vous, voitures et valets ;  
il faut que ce soit moi qui porte mes billets ;  
et, si je leur livrais mes rentes en pâture,  
les gants, et les habits, et les frais de voiture,  
et le reste, bientôt auraient tout dévoré,  
sans plaisir pour moi-même, et sans qu' on m' en sût  
gré.  
George.  
Ceci me semble outré, Rodolphe ; ces dépenses  
ne vont pas, après tout, aussi loin que tu penses,  
et je crois que l' on peut, sans trop grand embarras...  
Rodolphe.  
Oh ! Tout semble facile à qui ne compte pas ;  
mais ceux dont le budget n' a que peu de ressource  
savent ce qu' il en coûte à leur modeste bourse.  
Je suis pauvre, très-pauvre, et vis pourtant fort  
bien ;  
c' est parce que je vis comme les gens de rien.  
La pire pauvreté, la misère profonde  
est celle qu' on promène, en gants blancs, dans le  
monde.  
George.

Agis à ta façon, Rodolphe ; il t' est permis  
d' être invisible ailleurs, si tu vois tes amis.  
Premier Ami.  
Adieu, George ; au revoir.  
*il sort. -tous les autres saluent George, et  
s' en vont.*

p10

George.  
Adieu donc.  
Deuxième Ami, *se retournant, avant de sortir.*  
à dimanche !

### ACTE I SCENE III

George, Rodolphe.  
*entre un domestique, apportant une énorme quantité  
de lettres, d' albums et de carte de visite, qu' il  
dépose sur une table, à droite, et dont une part  
s' écroule par terre.*  
Le Domestique.  
Des lettres pour monsieur. *il sort.*  
Rodolphe.  
Peste ! Quelle avalanche !  
George, *s' asseyant, et lisant les lettres.*  
" mon cher monsieur, je viens vous rappeler votre  
aimable promesse, et je vous envoie mon album, où  
vous trouverez des dessins de Decams, de Delacroix  
et de Meissonnier. Vous voyez que vous y serez en  
compagnie de vos pairs, et comme votre nom manquerait...  
hum ! C' est bien insolent.  
George.  
Et pourquoi donc ?  
Rodolphe.  
Tes pairs !  
On insulte les gens qu' on flatte de travers.

p11

Tu ne peins pas trop mal, -pour un bourgeois ;  
-en somme,  
tu n' as rien de commun avec ceux qu' on te nomme,  
et l' on trouve moyen, par ces mots maladroits,  
de te blesser toi-même, en les blessant tous trois.  
George.  
Tu ne flattes pas, toi ; c' est justice à te rendre.  
*il continue à lire.*

" cher monsieur, nous sommes à la campagne ; vous seriez bien aimable d' y venir passer quelques jours...

-monsieur et madame... prient M George de leur faire l' honneur de passer la soirée chez eux, le...

-monsieur et madame... prient M George de leur faire l' honneur de dîner chez eux, le...

-monsieur et madame... prient M George... "

Rodolphe.  
Filles à marier ! On flaire un futur gendre.

George.  
Rien ne presse, et je veux y songer à loisir.

Rodolphe.  
Sans doute ; choisis bien, puisque tu peux choisir.

Heureux homme ! Il n' est pas de père de famille, qui ne se réjouît de te donner sa fille.

Tu peux en toute chose écouter tes penchants : vivre en homme du monde, ou cultiver tes champs,

ou, si devant tes yeux l' ambition chatoie, des hautes fonctions on t' aplanit la voie.

-j' en suis charmé, du reste, et c' est un grand bonheur, quand les faveurs du sort vont aux hommes d' honneur.

p12

George.  
Mon dieu ! Cette rencontre est chose fort commune, et sans chercher beaucoup, j' en citerais plus d' une.

Le monde que je vois est plein de braves gens, affables, généreux, probes, intelligents, dévoués, toujours prêts à rendre un bon office, ne reculant alors devant nul sacrifice...

Rodolphe.  
Eh ! Eh !

George.  
Il ne faut pas croire, de point en point, ce qu' on dit des salons chez ceux qui n' y vont point, ni toujours opposer, comme les mélodrames, des pauvres vertueux à des riches infâmes.

*se levant et allant vers Rodolphe :*  
souvent la pauvreté, dont on se plaint si fort, est la faute de l' homme, encor plus que du sort, et je suis convaincu que si l' on fait le compte...

*entre le domestique.*  
-qu' est-ce donc ?

Le Domestique, *remettant une carte de visite.*  
ce monsieur est là ; faut-il qu' il monte ?

George, *lisant la carte.*  
Raymond !

*au domestique.*  
renvoyez-le ; je n' y suis pas pour lui.  
*le domestique sort.*

Rodolphe.  
Diantre ! C' est un garçon rudement éconduit.

p13

George.  
Un misérable !  
Rodolphe.  
Ah ! Ah ! Qu' a-t-il donc fait ?  
George.  
Le cuistre  
écrit, sous deux noms faux, contre et pour le  
ministre.  
Rodolphe.  
C' est mal. -pauvre garçon ! Il en est réduit là !  
George.  
Comment ! Tu n' es pas plus indigné que cela !  
Rodolphe.  
Si. C' est très-mal. -il faut qu' il nourrisse sa  
femme.  
George.  
Tu le plains !  
Rodolphe.  
Oui, sans doute, et de toute mon âme.  
N' est-il pas malheureux que le besoin d' argent  
force à cette infamie un homme intelligent ?  
George.  
Plus il est éclairé, d' autant plus je l' accuse ;  
et des besoins d' argent ne sont pas une excuse.  
Rodolphe.  
Il est vrai ; mais, mon cher, quand on manque de  
tout,  
il faut qu' on soit bien pur, pour l' être jusqu' au  
bout.  
On lutte quelque temps ; puis le courage tombe ;  
le plus vaillant chancelle, et le faible succombe.

p14

George.  
Quoi ! Rodolphe ! Peux-tu défendre ce pied-plat,  
toi, que le point d' honneur trouve si délicat !  
Et n' es-tu pas la preuve enfin, s' il en faut une,  
que les coeurs haut placés dominant la fortune ?  
Rodolphe.  
Ne parlons pas de moi. -je dis qu' à l' indigent,  
plus qu' aux heureux du monde, on doit être indulgent ;  
qu' il faut considérer les peines de la lutte,  
et, tout en le blâmant, l' assister dans sa chute.  
George.  
Et moi, je n' admets pas que les privations

soient jamais une excuse aux lâches actions ;  
elles doivent plutôt exalter la bravoure ;  
ce sont d'âpres plaisirs que la vertu savoure.  
Rodolphe.

C'est bien facile à dire, et moins à pratiquer.  
Dieu garde que jamais tout vienne à te manquer !  
George.

Je saurais être pauvre, et je m'en ferais gloire.  
Rodolphe.

Ce n'est pas impossible, et je veux bien le croire.  
Mais combien en est-il, parmi les mieux famés,  
que l'on verrait encor dignes d'être estimés,  
si, passant tout à coup du luxe à la misère,  
ils étaient dépouillés même du nécessaire ?  
Aisément, en parole, ils bravent le besoin ;  
on est fort contre un mal que l'on n'éprouve point ;  
aux paisibles vertus la fortune les pousse,

p15

et, par le grand chemin, les conduit sans secousse ;  
comme la probité ne les prive de rien,  
il leur en coûte peu de se conduire bien,  
et, quand on est pourvu de tout ce qu'on souhaite,  
il faudrait être un sot pour n'être pas honnête.

Va, la condition où les hommes sont nés  
les a, plus d'une fois, absous ou condamnés.  
On voit dans les salons des gens fort honorables,  
qui seraient en prison, étant nés misérables,  
et, par un sort inverse, on en voit en prison,  
qui, nés riches, feraient honneur à leur maison.  
La fortune, selon qu'elle est meilleure ou pire,  
jusque sur la pensée exerce son empire :  
tels sont amis de l'ordre, et se croient convaincus,  
qui sont conservateurs pour garder leurs écus ;  
tels autres au progrès ont consacré leur vie,  
que l'orgueil fit tribuns, et novateurs l'envie ;  
donne tout à ceux-ci, rien à ceux-là ; -les uns  
seront conservateurs, et les autres tribuns.

George.

Que prétends-tu prouver ? Qu'il n'est point d'honnête  
homme ?

Rodolphe.

Non, certes ; il en est qu'à bon droit on renomme ;  
il en est qui, les yeux fixés sur le devoir,  
d'un pas toujours égal, marchent sans s'émouvoir.  
Leur ferme probité, fière sans arrogance,  
fuit les séductions et brave l'indigence ;  
aux honneurs mal acquis ils trouvent peu d'appas,  
et les privations ne les fléchissent pas.  
Mais, pour ranger quelqu'un dans cette classe insigne,

p16

je demande comment il s' en est montré digne,  
et par quel sacrifice, au prix de quel effort,  
il a conquis ce nom, que l' on prodigue à tort.  
-tiens ; je vais m' expliquer d' une façon plus nette :  
toi-même, tu parais un garçon fort honnête ?

George.

Moi !

Rodolphe.

Ton coeur est loyal, plein d' élans généreux ;  
l' honneur trouve chez toi des accents chaleureux ;  
la lâcheté t' irrite ; un noble trait t' enflamme ;  
tu n' épargnes alors l' éloge, ni le blâme ;  
enfin, je te connais par plus d' un beau côté,  
-et ne suis pourtant pas sûr de ta probité.

George.

Qu' est-ce à dire ?

Rodolphe.

Eh ! Mon dieu ! Je n' en ai pas la preuve.  
Tu n' es jamais sorti triomphant d' une épreuve.  
Tu crois en ta vertu ; mais, pour avoir ce droit,  
as-tu jamais souffert de la faim et du froid ?  
Sais-tu, pendant les nuits où le souci s' éveille,  
tout ce qu' à l' indigent le désespoir conseille ?  
à ton chevet fiévreux, as-tu vu, comme lui,  
un démon te montrer l' opulence d' autrui,  
puis, mettant sous tes yeux ta misérable vie,  
dans ton âme ulcérée introduire l' envie ?  
Ah ! Ces rapprochements et ces comparaisons  
déposent dans les coeurs de rapides poisons,

p17

et celui qui résiste à leur oeuvre malsaine  
peut vanter, sans orgueil, sa probité certaine ;  
mais je ne suis pas sûr, mon cher, d' une vertu  
qui n' a pas vaillamment et longtemps combattu ;  
celle-là, seulement, vaut qu' on la glorifie,  
que la lutte grandit et le choc fortifie.

George.

Parbleu ! De tous mes voeux j' appelle le combat,  
et je voudrais, demain, être sur le grabat.

Rodolphe.

Dors sur le lit de plume, où le destin te berce,  
et ne fais pas appel à la fortune adverse.

George.

Pour ta confusion, raisonneur obstiné,  
puissé-je être pillé, dépouillé, ruiné !

Rodolphe.

Profite de tes biens, George ; cette méthode

est plus sûre que l' autre ; en tout cas, plus commode.

George.

J' en use sans plaisir, et les tiens en mépris.

Rodolphe.

Quand on les a perdus, on en connaît le prix.

George.

Me crois-tu donc sans force et sans valeur aucune ?

Rodolphe.

Non. Tu peux d' un coeur ferme accepter l' infortune ;  
pendant les premiers jours tu t' en réjouirais ;  
puis la réflexion arrive, -et les regrets.

p18

George.

Je serais soutenu par mon orgueil intime.

Rodolphe.

Hum !

George.

Si ce n' est assez, par la publique estime.

Rodolphe.

Oh ! L' estime publique ! Elle est vers les écus ;  
elle suit le succès, et quitte les vaincus.

Qu' un homme soit sans foi, trahisse sa parole,  
s' enrichisse aux dépens des gens simples qu' il vole,  
qu' habile à manier des chiffres imposteurs,  
il soit le plus fripon des grands spéculateurs,  
et se retire enfin, trois fois millionnaire,  
tandis que l' hôpital s' ouvre à l' actionnaire ;  
qu' un autre soit servile, adroit, souple, empressé ;  
qu' à force de ramper, il se soit avancé ;  
que, fidèle à sa place, avant toute autre chose,  
selon que le vent change, il ait changé de cause,  
et, pour ne pas priver l' état de son savoir,  
renié tout principe et servi tout pouvoir ;  
qu' il soit ainsi monté, de parjure en parjure,  
jusqu' aux plus hauts emplois de la magistrature ;  
il est riche ; il reçoit ; ses dîners sont vantés ;  
il suffit. Ses salons seront très-fréquentés ;  
on verra s' y presser la bonne compagnie ;  
s' il court de méchants bruits, c' est qu' on le  
calomnie ;  
-l' homme public, hélas ! Est toujours diffamé. -  
il peut servir ou nuire ; il est donc estimé ;  
il a droit de parler, en pieux personnage,

p19

contre l' esprit du siècle et le libertinage.

-oh ! Ne m' accuse pas d' un tableau trop noirci.  
Je connais de ces gens, que tu connais aussi ;  
et, de ce que j' avance admire la justesse !  
Tu leur touches la main et leur fais politesse.  
-mais si pour ce métier un homme a trop de coeur ;  
s' il veut tout du mérite, et rien de la faveur ;  
si, mis entre sa place et l' honneur, il résigne  
l' emploi dont il vivait, pour rester dans sa ligne ;  
après un mot d' estime et de compassion,  
nul ne se souviendra de sa belle action ;  
il est pauvre, inutile, et chacun le délaisse ;  
et qu' il se garde alors d' avoir une faiblesse !  
Un haro général s' élève contre lui :  
il a, le malheureux, mangé l' herbe d' autrui !  
Il n' est, pour le flétrir, pas d' injure assez forte,  
et, s' il va quelque part, on le met à la porte.

George.

Mais, Rodolphe, sais-tu que tu vois tout en laid !

Rodolphe.

Eh ! Mon dieu ! Non ; je vois le monde tel qu' il est.

à quoi sert de parler comme une pastorale,

et quel profit croit-on qu' en tire la morale ?

Ces fades lieux communs, dont nous sommes nourris,

ne sont pas pour tremper de vigoureux esprits.

Quand un livre niais, bourré de phrases vides,

aura fait un faux monde aux jeunes gens candides ;

quand ils supposeront, sur la foi des régents,

qu' on n' honore ici-bas que les honnêtes gens ;

que résultera-t-il de toutes ces chimères ?

p20

Que les réalités leur seront plus amères,  
et que, passant de l' une à l' autre extrémité,  
ils ne voudront plus croire à nulle probité.

Non ; la morale parle un tout autre langage :

il faut qu' on sache à quoi la vertu nous engage,

que sa pratique est rude, et qu' un homme d' honneur

n' a pas de récompense, excepté dans son coeur.

-j' en aurais beaucoup plus à dire ; mais j' abrège.

C' est déjà trop prêché. -bonsoir. Quand te

verrai-je ?

George.

Pas de cinq ou six mois. Je vais à l' étranger.

Rodolphe.

Ah ! Ah !

George.

Mon médecin m' a dit de voyager.

Rodolphe.

C' est un fort bon conseil. -où cette promenade ?

George.

Que sais-je ? En Suisse... au Rhin... aux eaux

d' Aix... ou de Bade.  
Rodolphe.  
En ce cas, bon voyage ! Et reviens-nous bientôt.  
George, *le reconduisant*.  
adieu. -nous reprendrons l' entretien de tantôt.  
Rodolphe.  
Volontiers.  
George.  
J' ai beaucoup de choses à répondre.  
Nous verrons bien.

p21

George.  
J' aurai plaisir à te confondre.  
Rodolphe.  
Soit !  
George.  
Par des noms fameux je te démontrerai  
que le mérite pauvre est toujours honoré...  
Rodolphe.  
Plaise au ciel !  
George.  
Que chacun se fait sa destinée,  
et qu' on arrive à tout par l' étude obstinée...  
Rodolphe.  
Tant mieux !  
George.  
Que notre siècle est meilleur qu' on ne dit  
*s' arrêtant*.  
-aux belles actions tout le monde applaudit ;  
le besoin d' admirer est dans notre nature,  
et brûle de trouver une digne pâture.  
L' art, la gloire, l' amour, mille choses encor,  
brillent d' un pur éclat, qui ne doit rien à l' or,  
et certes, la beauté, cette reine suprême,  
sur les coeurs subjugués règne par elle-même.  
Rodolphe.  
La dot à la laideur prête bien des appas,  
et la beauté sans dot ne se marîra pas.  
George, *le retenant*.  
pourtant...

p22

Rodolphe.  
Adieu, mon cher.  
George.  
Mais, une fois pour toutes...

Rodolphe.  
Au revoir.  
George.  
Un instant ! Pour peu que tu m' écoutes...  
Rodolphe.  
Adieu. J' ai quelque part un rendez-vous urgent.  
George.  
Adieu, têtù !  
Rodolphe, *lui serrant la main.*  
bonsoir !  
*du seuil de la porte.*  
-et garde ton argent.  
*fin du premier acte.*

## ACTE II SCENE I

p23

*un salon d' attente chez un notaire. -une porte au fond, donnant sur l' antichambre ; elle est ouverte. -deux portes fermées à droite, ouvrant, l' une sur l' étude, l' autre sur le cabinet particulier du notaire.*

Le Notaire. - *il vient de rentrer, et décachette des journaux posés sur la table. -entre un clerc, venant de l' étude.*

Le Notaire.

Quoi ?

Le Clerc.

Deux des créanciers sont là, qui vous demandent.

Le Notaire.

Oh ! S' ils ne sont que deux, que ces messieurs attendent.

Les autres créanciers doivent bientôt venir ; quand tous seront entrés, faites-moi prévenir.

*le clerc sort. -on entend sonner. -le notaire va vers l' antichambre, pour voir les personnes qui entrent ; -il revient, au bout d' un instant, amenant M Mercier et ses deux filles.*

## ACTE II SCENE II

le notaire, M Mercier, Laure et Lucile,  
*filles de M Mercier.*

M Mercier, *entrant dans le salon d' attente.*  
oui, notaire ; j' amène avec moi ma famille.

Nous venons, moi pour vous, elles pour votre fille,  
et nous les laisserons babiller à leur gré,  
tandis qu' au cabinet je vous entretiendrai.

Le Notaire.

Mon dieu ! Que c' est fâcheux ! Ma fille est chez  
sa tante.

*à Laure et à Lucile.*

qu' elle aura de regrets ! Qu' elle eût été contente !

*à M Mercier.*

attendez-moi.

*à Laure et à Lucile.*

je vais vous conduire au salon.

M Mercier, *prenant le notaire par le bras, et  
l' entraînant vers le cabinet.*

non, non ; laissez-les là. Ce ne sera pas long.

*Laure fait un signe de consentement. -le notaire  
entre dans son cabinet, avec M Mercier.*

### ACTE II SCENE III

Laure, Lucile.

Lucile.

N' aurions-nous pas mieux fait de rester ? Que t' en  
semble

ils n' en finissent plus, quand ils causent ensemble.

Laure, *s' asseyant vers la table.*

notre père a voulu nous amener.

Lucile.

Bon ! Bon !

Jamais, ma pauvre soeur, tu n' as su dire non.

Pour ton futur mari quelle femme parfaite !

*d' un ton doucereux, en contrefaisant sa soeur.*

c' est votre volonté, seigneur ? Qu' elle soit faite !

Laure.

Que veux-tu ? J' ai l' esprit paisible et nonchalant,  
et de contrarier je n' ai pas le talent.

Lucile.

Bien répondu. Je vois que cette bonté d' âme  
lance assez volontiers une douce épigramme.

-j' ai tort ; pardonne-moi. -c' est parce que

j' attends,

que j' aime à taquiner ; ça fait passer le temps.

*elle s' asseoit près de sa soeur.*

*Laure, feuilletant des journaux épars sur la*

*table, et les montrant à sa soeur.*

patience ! Voici pour t'égayer, ma chère :  
le code, l'almanach, purge, vente à l'enchère...

Lucile.

Merci. Contre l'ennui j'ai de meilleurs secrets,  
et je sais bien comment je te divertirais.

Laure.

Moi ! Comment ?

Lucile.

Il était un prince de Golconde,  
si beau, qu'il n'avait pas son pareil dans le  
monde...

Laure.

C'est peu divertissant.

Lucile.

J'en sais d'autres encor :

p26

*l'oiseau bleu... farfadet... la belle aux  
cheveux d'or...*

non ? -autre chose : à Bade, il était un jeune  
homme...

Laure.

Monsieur George ?

Lucile.

Eh ! Oui da ! C'est ainsi qu'il se nomme.

*rapprochant sa chaise de celle de sa soeur.*

si nous parlions de lui ? Qu'en dis-tu ?

Laure, *se rapprochant aussi de sa soeur.*

mais... pourquoi ?

De lui... d'un autre... c'est indifférent, je croi.

Lucile.

Sûrement. -tant y a que, par hasard sans doute,  
nous le rencontrions toujours sur notre route.

Laure.

Eh bien ?

Lucile.

J'ai remarqué qu'il était fort courtois,  
car il nous saluait poliment chaque fois.

Laure.

C'est tout simple.

Lucile.

Il goûtait, de façon singulière,  
les discours sérieux que tenait notre père,  
et tous deux raisonnaient si sympathiquement,  
qu'ils se trouvaient sur tout du même sentiment.

Laure.

Voulais-tu qu'il soutînt le sentiment inverse  
pour l'unique plaisir d'entrer en controverse ?

p27

Qui ? Moi ? Je ne veux rien. -et, depuis son retour,  
il nous vient visiter une et deux fois par jour.

Laure.

Qu' est-ce que cela prouve ?

Lucile.

Oh ! Rien. Deux jeunes filles  
ont dix-huit et vingt ans, et passent pour gentilles ;  
un jeune homme étranger vient chez elles souvent ;  
-ce n' est que pour parler de la pluie et du vent.

Laure.

Mais qu' est-ce qui te dit que c' est moi qui l' attire ?

Lucile, *la regardant entre les yeux.*

voyons : ne rougis pas ; regarde-moi, sans rire.

Laure, *se levant.*

je rougis... de dépit. Tous les jours que Dieu fait,  
tu viens me lutiner sur le même sujet.

Lucile, *la poursuivant.*

bon ! Voilà qu' à présent tu te mets en colère.

Laure.

Eh ! Oui ; c' est agaçant.

Lucile.

Autre preuve fort claire.

Laure.

Mais Monsieur George, enfin, te parle plus qu' à moi.

Lucile.

C' est qu' il ne me craint pas, et qu' il a peur de toi.

p28

Laure.

Puisque je lui fais peur, c' est donc que je l' ennuie.

Lucile.

Oh ! Que non ! Sa figure est tout épanouie.

Laure.

Je ne sais pas ; toujours je lui vois le même air.

Lucile.

Mais moi, je le sais bien, et j' y vois bien plus  
clair.

Il est plus d' un indice, où j' ai pu reconnaître...

Laure.

Quoi ? Qu' as-tu reconnu ?

Lucile.

Je t' ennuîrai, peut-être.

Laure.

Non. Va !

Lucile.

Je ferais mieux de conter l' *oiseau bleu*.

Laure.

Parle !

Lucile.  
Je crois qu' on vient.  
Laure.  
Eh ! Non. -voyons un peu.  
Lucile.  
Eh bien ; en ton absence, il est distrait ; il rêve ;  
son regard devient morne, et sa parole, brève ;  
sitôt qu' un bruit de pas se fait entendre au seuil,

p29

il lance vers la porte un rapide coup d' oeil,  
et lorsque, par malheur, son attente est trompée,  
il faut voir son dépit et sa mine attrapée !  
Puis, dès que tu parais, un éclair radieux  
illumine son front et brille dans ses yeux.  
Laure.  
Mais c' est toi qu' il salue.  
Lucile.  
Et c' est toi qu' il regarde.  
Je vais, j' entre et je sors, sans qu' il y prenne  
garde.  
Laure.  
Quand nous nous promenons, il te donne le bras.  
Lucile.  
Mais, pour te suivre, il presse ou ralentit le pas.  
Laure.  
C' est vers toi qu' il s' assied.  
Lucile.  
C' est vers toi qu' il se tourne.  
Laure.  
Va, c' est pour toi qu' il vient.  
Lucile.  
Et pour toi qu' il séjourne.  
Laure.  
Tu crois ?  
J' en suis certaine.  
Laure.  
En vérité ?

p30

Lucile.  
Vraiment.  
Laure.  
Tu ne me le dis pas pour rire ?  
Nullement.  
Laure.  
Eh bien ! -je m' en doutais.

Lucile.  
Voyez la perfidie !  
Laure.  
Mais je n' osais le croire.  
Allons ! Sois plus hardie !  
Laure, *prenant la main de Lucile.*  
bonne petite soeur !  
Lucile, *faisant semblant de s' éloigner.*  
je suis mauvaise.  
Laure.  
Non.  
Je lutine les gens.  
Laure.  
Non.  
Lucile.  
Je suis un démon.  
Laure.  
Non, non, non. -tiens, Lucile ; embrasse-moi !

p31

Lucile, *l' embrassant.*  
je t' aime,  
et jouis de ta joie encor plus que toi-même.  
Laure.  
N' est-ce pas, chère soeur, qu' il se présente bien ?  
Lucile.  
Fort bien.  
Laure.  
Qu' il est parfait de ton et de maintien ?  
Lucile.  
Parfait.  
Laure.  
Qu' il est doué d' excellentes manières,  
et parle éloquemment sur toutes les matières ?  
Lucile.  
Oui, oui ; c' est un jeune homme accompli.  
Laure.  
Bonne soeur,  
n' as-tu pas remarqué son air plein de douceur ?  
Lucile.  
Si, je l' ai remarqué.  
Laure.  
Je gage que son âme  
est belle, et qu' il fera le bonheur d' une femme.  
Lucile.  
Vous serez trop heureux ensemble.  
Laure.  
Mais, mon Dieu !

p32

Crois-tu que notre père y donne son aveu ?

Lucile.

Sans doute ; Monsieur George est riche, et peut prétendre

à se faire partout accepter comme gendre.

Notre père, d' ailleurs, le voit d' un fort bon oeil,

et ce n' est pas pour rien qu' il lui fait tant d' accueil.

Laure.

Ah ! Plaise à Dieu ! J' attends son arrêt avec crainte :

quel qu' il soit, ne crois pas qu' il m' échappe une plainte ;

je sais que, sans murmure, et d' un esprit soumis, je dois vaincre un penchant qui ne m' est pas permis.

Lucile.

Voilà des sentiments auxquels je rends hommage, et si l' occasion leur manque, c' est dommage !

Laure.

N' obéirais-tu pas ?

Lucile.

J' obéirais, d' accord ;

mais sans murmurer, non. Je crârais, et très-fort.

*prenant la main de Laure.*

brisons là. -George t' aime, et tu seras sa femme, et bientôt.

*la saluant cérémonieusement.*

-acceptez mes compliments, madame.

Je vous parle, madame, avec civilité, par le respect qu' on doit à votre qualité.

*vivement, en revenant vers Laure.*

-tu nous feras danser à ta noce, j' espère ?

p33

Laure.

Folle ! Qui ris toujours !

Lucile.

Chut ! Voici notre père.

*Laure et Lucile vont s' asseoir au bout de l' appartement, à gauche.*

ACTE II SCENE IV

Les Mêmes, M Mercier, le notaire.

M Mercier, *sortant du cabinet avec le notaire, et s' arrêtant un instant vers la porte, à droite.*

merci, mon cher monsieur. Il est donc reconnu que George garde encore un joli revenu ?

Le Notaire.

Tout le bien maternel : dix mille écus de rente.

M Mercier.

Je comptais sur le triple ; enfin, je m' en contente.

On peut, à la rigueur, vivre avec ce qu' il a,  
et je ne suis pas homme à rompre pour cela.

-ce que je mets, monsieur, plus haut que la richesse,  
c' est la bonne conduite et la délicatesse.

Le Notaire.

Vous avez bien raison.

J' ai gagné quelques biens,  
monsieur, loyalement, par d' honnêtes moyens.  
Aussi, suis-je estimé dans l' état que j' exerce ;

p34

-je fus déjà deux fois, monsieur, juge au commerce.

Le Notaire.

C' est un choix glorieux pour vous.

M Mercier.

Ma légion

m' a nommé rapporteur, puis chef de bataillon ;  
et, par une faveur peut-être un peu trop grande,  
j' eus la croix d' officier, sans en faire demande.

Le Notaire.

Nul n' en était plus digne, à coup sûr.

M Mercier.

C' est pourquoi

je veux avoir un gendre honnête comme moi,  
et si le pur honneur ne réglait sa conduite,  
ce serait un motif de rompre, tout de suite.

Le Notaire.

On ne pouvait choisir mieux que vous l' avez fait,  
et vous devez, monsieur, être fort satisfait.

M Mercier.

Mais, oui.

*montrant ses filles.*

ne parlons pas devant ces demoiselles ;  
je m' en vais, de ce pas, les ramener chez elles,  
et puis je reviendrai pour causer du contrat.

Le Notaire.

Bien.

M Mercier.

Dans une heure ou deux.

p35

Le Notaire.

C' est comme il vous plaira.

*George entre dans la salle d'attente, et s'arrête étonné.*

## ACTE II SCENE V

Les Mêmes, George.

Lucile.

Monsieur George !

George, *saluant*.

quoi ! Vous !

Lucile, *faisant la révérence*.

nous.

George.

J' ai peine à comprendre...

Lucile, *souriant*.

deux plaideuses, monsieur.

George.

J' étais loin de m' attendre...

M Mercier, *venant vers George*.

bonjour, mon jeune ami. Restez-vous quelque temps ?

George, *montrant le notaire*.

j' avais à consulter sur des points importants...

M Mercier.

C' est fort bien. Consultez. Excellente habitude !

-je vous retrouverai, peut-être, dans l' étude.

Au revoir, George.

*il lui serre la main.*

p36

Lucile, *saluant George*.

adieu, Monsieur George.

*George salue ; -M Mercier sort avec ses filles.*

## ACTE II SCENE VI

George, le notaire.

*le notaire approche un fauteuil, et fait signe à George de s'asseoir.*

George, *s'asseyant*.

merci,

monsieur. -votre billet me mande, et me voici.

Le Notaire.

C' est pour une assemblée où vous devez paraître.

êtes-vous bien au fait de ce qu' il faut connaître ?

George.

Oh ! Mon dieu, non ; fort peu.

Le Notaire.

Mais c' est un très-grand tort,  
et vous négligez trop vos affaires.  
George.  
D' accord.  
Mais mon père avait mis en vous sa confiance.  
Le Notaire.  
Oui, monsieur.  
George.  
Il est mort, quand j' étais hors de France ;  
je ne recevais point de lettre, et je n' appris  
ce malheur imprévu qu' en rentrant à Paris.

p37

Le Notaire.  
C' était un galant homme, et cette mort m' afflige.  
George.  
Quant aux comptes nombreux qu' un héritage exige,  
j' étais trop à mon deuil pour y pouvoir songer,  
et vous voulûtes bien, monsieur, vous en charger.  
-mais, je le reconnais, ces soins sont nécessaires ;  
veuillez donc m' exposer l' état de mes affaires.  
Monsieur, c' est à regret que je vous répondrai ;  
mais sans doute à ceci vous êtes préparé.  
*George s' incline.*  
votre père, chargé de vastes entreprises,  
s' est vu paralysé par nos dernières crises.  
En vain il a lutté ; les révolutions  
ont fait, entre ses mains, périr ses actions ;  
les capitaux craintifs ont déserté ses mines ;  
l' acquéreur méfiant manquait à ses usines ;  
un péril l' entraînait dans des périls plus grands ;  
bref, il a tout perdu, -plus, six cent mille francs.  
George.  
Ces six cent mille francs sont dus à juste titre ?  
Le Notaire.  
Oui ; j' ai vérifié moi-même ce chapitre ;  
et, comme vous savez, j' attends les créanciers,  
qui viendront tout à l' heure, armés de leurs dossiers.  
George.  
Je verrai ces messieurs.

p38

Le Notaire.  
Les choses sont intactes,  
et vous avez encor le choix entre deux actes :  
-vous pouvez accepter, ou renoncer.  
George.

Fort bien.  
-si je renonce ?  
Le Notaire.  
Alors, vous ne devez plus rien,  
et garderez pour vous les biens de votre mère.  
George.  
Et comment paîra-t-on les dettes de mon père !  
Le Notaire.  
On ne les paîra pas.  
George.  
Donc, pour s' être fié  
à l' honneur de mon père, on sera spolié !  
Le Notaire.  
Que voulez-vous ! Tant pis pour qui n' y prend pas  
garde !  
Avant que de prêter, il faut qu' on y regarde.  
George.  
Et nos lois ont permis que le nom paternel  
fût souillé par un fils d' un opprobre éternel !  
Le Notaire.  
C' est un malheur, sans doute.  
George.  
Alors, la loi française,  
qui souffre un mauvais acte, est une loi mauvaise.  
*il se lève.*

p39

Le Notaire.  
Vous pouvez accepter, monsieur ; mais l' héritier  
se charge, en acceptant, du passif tout entier ;  
et six cent mille francs, payés pour votre père,  
absorberont, tout net, la dot de votre mère.  
Vous serez, d' un seul coup, un homme ruiné.  
-cela vaut examen.  
George.  
C' est tout examiné.  
J' accepte.  
Le Notaire.  
Bien ! Ce mot vous conquiert mon estime.  
Dieu garde que j' arrête un élan magnanime !  
Pourtant je vous engage à peser mûrement  
les graves résultats d' un premier mouvement.  
-il ne vous restera plus rien.  
George.  
Si : mon courage.  
Le Notaire.  
Nous ne sauverons pas un denier du naufrage.  
George.  
En ce cas, je vivrai du travail de ma main,  
et mes pinceaux, monsieur, seront mon gagne-pain.  
Le Notaire.

Je ne mets point du tout votre talent en doute ;  
mais il est malaisé de se frayer sa route :  
il faut se signaler entre mille rivaux,  
et l' on n' acquiert un nom que par de longs travaux.  
Encor que de dégoûts et de déconvenues !

p40

Les plus forts voient souvent leurs oeuvres méconnues ;  
Prud' hon et Géricault ont eu ce même sort  
de n' être appréciés, tous deux, qu' après leur mort.  
Notez que je vous nomme ici deux hommes rares,  
doués de qualités dont nos temps sont avarés ;  
que si nous descendons au rang inférieur,  
il n' est pas d' humble état qui n' eût été meilleur :  
c' est là qu' est la misère, urgente, impitoyable,  
dont vous n' avez jamais vu le spectre effroyable.  
-prenez garde, monsieur ; au luxe accoutumé,  
contre la pauvreté vous êtes désarmé,  
et l' assaut des besoins vous sera bien plus rude  
qu' aux hommes aguerris par la vieille habitude.  
George.

Je comprends tout cela, monsieur ; mais j' ai la foi.  
Les longs travaux n' ont rien de rebutant pour moi.  
Quant aux privations qu' il faut que je supporte,  
je suis, pour tout souffrir, d' une trempe assez forte.  
Le Notaire.

Il suffit. -pardonnez, si je suis indiscret,  
et ne veuillez y voir qu' un profond intérêt.  
Vous êtes sur le point de vous marier ?

*George s' incline.*

celle  
dont vous avez fait choix est jeune, riche et  
belle ;  
bref, elle vous convient ?

George.

Non ! C' est mal s' exprimer !

J' en suis épris ; je l' aime autant qu' on peut aimer ;  
je la trouve adorable, et mon unique envie

p41

est de lui consacrer tous les jours de ma vie ;  
je n' imagine pas de bonheur plus complet ;  
tout me déplaît loin d' elle, et près d' elle me plaît.  
J' abandonne gaîment ce que le sort m' enlève,  
si, me prenant mes biens, il me laisse mon rêve,  
et mes travaux obscurs, mais par elle applaudis,  
de mon pauvre atelier feront un paradis.

Le Notaire.

Sans doute, si sa main dépendait d' elle-même ;  
mais au père appartient l' autorité suprême.

Les pères, qui sont faits au rebours des amants,  
prisent fort les écus, et fort peu les romans.

Je crains pour votre amour une mésaventure,  
et qu'un si noble trait n' amène une rupture.

George.

Quoi ! Monsieur ! Je serais repoussé, pour avoir  
fait en homme d' honneur, et rempli mon devoir !

Le Notaire.

C' est possible.

George.

Tandis qu' un père de famille,  
si j' étais un coquin, me confrait sa fille !

Le Notaire.

Oh ! Le mot est trop dur ; ce que permet la loi...

George.

Et que dirait de moi celle que j' aime ! Et moi,  
de quel air l' aborder ! De quel front intrépide,  
soutiendrais-je le poids de son regard limpide !

Comment offrir un nom dont elle rougirait !

Quel amour demander à son mépris secret !

p42

-j' aime mieux, mi

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)